L'avenir en héritage
Rencontre Mission de la Mer
Armand Guézingar

1. Un avenir incertain

Notre situation historique a quelque chose d'inédit, pour laquelle le mot "crise" se colore désormais d'incertitude. Comme si on était amené à renoncer à une certaine idée du progrès, qui faisait voir l'avenir comme une marche continue vers un monde toujours plus prospère, des existences plus libres, mobiles, émancipées.

Pourtant une question… En réalité, ce climat de résignation remet fondamentalement en question l'idée même de progrès. Or, si l'avenir disparaît en tant que promesse, si nous ne savons plus le représenter en le valorisant, si nous refusons, donc, de consentir au volontarisme pour le construire, c'est parce que notre perception du temps lui-même s'est insidieusement dégradée.

Une invention judéo-chrétienne

Cette croyance au progrès qui gouvernait notre histoire depuis les Lumières n'était jamais que la laïcisation de l'idée judéo-chrétienne de salut. Son fondement originel est religieux avant d'être philosophique. En cela, le progrès procède d'une interprétation judéo-chrétienne du temps : le temps défini comme une "flèche" orientée par opposition au temps cyclique ou circulaire des cultures païennes, notamment des Grecs. Le progrès, à ce titre, c'est bien la version laïque de l'espérance chrétienne, qui n'était elle-même que la reformulation du messianisme juif. "Souviens-toi du futur", est-il dit dans le Talmud.

Or cette invention judéo-chrétienne du futur à construire - c'est-à-dire de l'espérance agissante - avait stupéfié les polémistes païens des premiers siècles de notre ère, à commencer par Celse (IIème siècle), grand inspirateur de Nietzsche. Celse pensait que le monde ne pouvait en aucun cas être "amélioré". Autrement dit : toute espérance lui semblait vaine.

Serions-nous en train de revenir à ce temps-là, à ce monde-là ? Peut-être bien. En perdant l'avenir, en nous détachant avec lassitude de l'idée de progrès, c'est avec ce "temps droit" qui fonda l'Occident lui-même que nous pouvons rompre sans nous en rendre compte.

Or ce temps rectiligne, cette continuité orientée - salut pour les uns, progrès pour les autres -, dirigeait notre histoire et lui donnait sens. C'est lui qui, à ce titre, justifiait l'organisation volontariste de nos vies et de nos sociétés. Il fondait nos choix et légitimait notre souci de maîtriser le destin en opposant à la tyrannie des choses et à je ne sais quel implacable destin la libre volonté d'hommes et de femmes cheminant dans la durée…

N'est-ce pas à ce renoncement qu'il s'agit de dire non !

Nous devons affronter désormais une succession de crises qui nous font mesurer combien jusque-là nous étions préservés. A l'échelle de l'histoire de l'humanité, les pandémies, les guerres, les catastrophes, c'est normal. Mais la singularité de notre époque veut que ces crises puissent conduire à la destruction de la vie sur terre. Nous sommes en capacité technique de faire sauter 60 fois la planète "sans bouger les oreilles" comme disait Pierre Desproges. La catastrophe, ce n'est pas un phénomène nouveau, mais l'ampleur des catastrophes, oui, cela l'est.

Remarques sur le mot crise que fait Frédéric Lenoir dans son ouvrage : "Vivre dans un monde imprévisible"[1] : **"En chinois, le mot "crise" est représenté par deux idéogrammes : l'un signifie danger, l'autre opportunité. Et l'étymologie du mot "crise" en grec signifie qu'il faut faire un choix. Toute crise (personnelle ou collective) doit nous conduire à faire des choix et à saisir les nouvelles opportunités qui s'offrent à nous". Comme le dit le psychologue suisse Carl Gustav Jung, l'un des grands**

[1] La société autophage ; capitalisme, démesure et autodestruction, La Découverte, 2017²

pionniers de la psychologie des profondeurs : "Les crises, les bouleversements, la maladie ne surgissent pas par hasard. Ils nous servent d'indicateurs pour rectifier une trajectoire, explorer de nouvelles orientations, expérimenter un autre chemin de vie".

1.1 Il y a les menaces environnementales

- **Réchauffement climatique : dernier rapport du GIEC d'août 2021. Un exemple : L'Arctique est le plus grand réservoir de carbone sur Terre. Il stocke deux fois plus de carbone dans ses sols gelés, appelés pergélisol, qu'il n'en est présent dans l'atmosphère. Les modèles mathématiques mis au point par les experts estiment qu'un 1°C de réchauffement climatique peut libérer l'équivalent de 14 à 175 milliards de tonnes de dioxyde de carbone issu du permafrost.**
  L'océan change : "les eaux de surface, d'abord puis l'ensemble des couches océaniques ensuite, se réchauffent et s'acidifient. L'acidification est due à la dissolution dans l'Océan d'une partie du dioxyde de carbone émis par l'homme dans l'atmosphère (25 %) formant l'acide carbonique. L'acidité des eaux de surface a augmenté de 30% depuis l'ère industrielle"[2].
- **Pollution de l'air : "un tueur invisible". Selon l'OMS, elle tue près de 7 millions de personnes dans le monde chaque année.**
- **Pollution de l'eau : mers, océans, fleuves, rivières et lacs. L'eau salée des mers et des océans représente plus de 97 % du volume d'eau total ; alors que l'eau douce ne représente qu'à peine 3% de ce volume. De plus, sur ces 3% d'eau douce, 99 % sont très difficile à exploiter : 77 % sont gelés au niveau des calottes polaires et dans les glaciers de montagne 22% sont enfouis dans le sous-sol.** Il importe d'avoir ces chiffres en tête pour comprendre l'enjeu mondial de la préservation de l'eau potable. C'est sans aucun doute l'un des défis majeurs au XXIème siècle pour la viabilité sur la terre dont la gestion suscitera inéluctablement tensions et conflits. Il faut aussi ajouter l'acidification des océans ainsi que le phénomène de "continent plastiques" : si l'on totalise la surface des divers "continents plastiques", dont la densité est d'environ 750000 débris par km2, nous atteignons le chiffre ahurissant de 3,5 millions de kilomètres carré, soit un tiers de l'Europe ou 6 fois la France. "9% des plastiques produits sont recyclés, 12% incinérés, le reste va dans l'océan et le vivant. On ingérerait l'équivalent d'une carte bancaire par semaine"[3].
- **Epuisement des ressources naturelles : Un exemple, "entre 2000 et 2020, les échanges mondiaux de produits de la mer sont passés de 47 à 124 milliards de dollars".** [4] **"La surexploitation de la ressource touche 35% des stocks de poissons dans le monde contre 10 % dans les années 1970"[5].**
  L'avancement chaque année du "jour du dépassement de la Terre". Que signifie ce marqueur ? Le "jour du dépassement" est celui où les habitants de la Terre ont consommé la totalité des ressources que la planète est en mesure de renouveler en un an. Dernière mesure de WWF : 28 juillet 2022.
- **L'effondrement de la biodiversité : un chiffre parmi d'autres ; près des deux tiers d'animaux vertébrés -oiseaux, mammifères, reptiles, amphibiens- ont disparu en 45 ans !**
- **L'apparition de pandémies…**

1.2 Il y a d'autres turbulences planétaires actuelles qui débordent largement la question du drame environnemental.

[2] Sébastien Abis et Julia Tasse, Géopolitique de la mer, Eyrolles, 2022, p.43
[3] Géopolitique, p.95.
[4] Géopolitique de la mer p ; 60.
[5] Géopolitique p. 61

Le système technoéconomique prédominant en rajoute, peut-on dire, plusieurs "couches". Et non des moindres : le creusement sans précédent des inégalités sociales, les bouffées de toute-puissance des technosciences, l'accélération effrénée du biorythme social, l'asthénie du lien interpersonnel. Autant de signaux d'une civilisation pathogène. Une "société autophage", selon la formule d'Anselm Jappe[6].

- **Le retour de la guerre :** L'invasion de l'Ukraine semble réveiller des images du passé : des armées en conquêtes, des villes assiégées, des destructions massives, fragilité des démocraties...
- **Le creusement des inégalités sociales (voir schéma).** La théorie dite du "ruissellement" qui prétend que les richesses des plus riches débordent au profit des couches les moins aisées de la population est une supercherie. Elle n'est qu'une "conception magique du marché" qui estime à tort "que les problèmes se résoudront tout seuls par l'accroissement des bénéfices des entreprises ou des individus", écrit le pape François. Est-il réaliste d'espérer que celui qui a l'obsession du bénéfice maximum s'attarde à penser aux effets environnementaux qu'il laissera aux prochaines générations ? La réalité est tout autre : les riches n'ont jamais capté et cumulé autant de richesses au détriment d'une dégradation tant environnementale que sociale.
- **Dérive de toute puissance des technosciences :** exemple de la robotisation : sans vrai contrôle sur le plan mondial, un des grands risques que court l'humanité dans l'épopée robotique qui se profile serait un enfermement dans une forme de "totalitarisme de la technique" où les machines se substitueraient à l'humain, à chacun de nous. Ne nous y trompons pas, nous sommes bel et bien entrés dans l'ère de "la substitution logicielle", affirme Bill Gates, fondateur de Microsoft. Encore balbutiante par rapport aux prévisions annoncées, la robotisation prendra rapidement pied et suppléera à la présence humaine dans les secteurs socioprofessionnels les plus variés : centres commerciaux, agences bancaires, assurances, hôpitaux, résidence pour personnes âgées, services publics, enseignement, journalisme, etc. Ce qui entre en contradiction frontale avec la demande actuelle, de contacts humains.
- **Rythme effréné de la vie quotidienne** : Et il faut faire preuve de "réflexivité" pour prendre rapidement les justes décisions. Car le marché n'attend pas. "Le monde est trop petit, disait Paul Virilio, pour la puissance du progrès technique, de l'information et des transports"[7]

C'est l'avènement du règne de l'instantané, de l'immédiateté, du direct en continu. Pour être à jour, à 1'heure, à temps dans ce présent hyper-informatisé, la nécessité s'impose d'être à flux tendu sur terre, sur mer, dans 1es airs, sur les ondes. L'espace de notre monde se réduit par le refus de prendre en compte l'écoulement naturel du temps perçu comme une contrainte, un frein, une entrave. Cette accélération ininterrompue met hors-jeu les gens compétents qui n'en peuvent plus et ceux qui ne peuvent pas ou ne peuvent plus suivre, dépassés par cette incessante et indomptable innovation. On appelle ce phénomène de rupture sociétale une "disruption". C'est-à-dire ? La mutation des technologies et les bouleversements sociaux qu'elle suscite perturbent à tel point les usagers qu'il s'ensuit une mise au ban d'une large frange de la population ; et pas seulement des personnes âgées. La technicité et la vélocité d'un cadre de vie continuellement renouvelé ne permettent plus que l'on soit en phase, en accord, en prise avec le système. Ça va trop vite. Alors on subit comme on peut, jusqu'à être hors circuit, "court-circuité" "disrupté".

Dans son encyclique Fratelli Tutti, François fait le diagnostic que le manque de fraternité vient d'abord de la perte du sens de l'histoire… Le fait de se tenir à l'immédiateté conduit souvent au conflit car notre regard ne se porte que sur les difficultés à résoudre. Regarder le passé conduit à prendre de la hauteur.

---

[6] La société autophage ; capitalisme, démesure et autodestruction, La Découverte, 2017

[7] Propos recueillis en 2009 par le journal La Croix, publiés de nouveau le 18 septembre 2018, à l'occasion du décès du célèbre urbaniste et philosophe le 10 septembre 2018.

- **Finances en déséquilibre** : voir schéma. C'est Voltaire qui écrivait : "Si vous voyez un banquier se jeter par la fenêtre, sautez derrière lui : vous pouvez être sûr qu'il y aura quelque profit à prendre".
- **Anémie du lien interpersonnel, du lien social**. C'est le symptôme majeur du malaise sociétal. L'aboutissement de notre monde lassé, fatigué, déraciné parfois de valeurs stabilisatrices. Celles qui fondent, animent et soudent une entité humaine, une famille, un groupe d'amis, une association, un mouvement, un syndicat, une communauté, un mouvement : l'attention à l'autre, l'entraide, la solidarité, le besoin de recevoir d'autrui et de lui donner, de partager, la gratuité dans le service, la compassion envers les faibles, le sens de la fête et de l'amitié qui prend du temps. Bref, ce qui n'a pas bonne presse dans un système où tout tend à devenir monnaie d'échange, marchandise, rouage économique, base de données informatiques.
  Mais un autre aspect de notre situation mérite d'être davantage souligné : **l'écart croissant entre le nécessaire esprit de solidarité, de responsabilité et de coopération dont il faudrait faire preuve et les tendances spontanées de l'évolution du monde** : populismes, replis nationalistes, fondamentalismes religieux, aggravation des tensions géopolitiques, course aux armements, construction de murs, délégitimation de la démocratie représentative, nouvelles formes de violence sociale, etc. Beaucoup de choses semble aller dans le mauvais sens

Voir Fratelli Tutti n° 160 : "Les groupes populistes fermés défigurent le terme "peuple", puisqu'en réalité ce dont il parle n'est pas le vrai peuple. En effet, la catégorie de ''peuple'' est ouverte. Un peuple vivant, dynamique et ayant un avenir est ouvert de façon permanente à de nouvelles synthèses intégrant celui qui est différent. Il ne le fait pas en se reniant lui-même, mais en étant disposé au changement, à la remise en question, au développement, à l'enrichissement par d'autres ; et ainsi, il peut évoluer".

Comme l'a aussi écrit Paul Valadier [8], le plus grave sans doute aussi qu'on est plongé dans le scepticisme. Comme l'avait bien diagnostiqué Nietzsche, l'excès de confiance dans l'Idéal (société réconciliée et conquête de la nature, attentes d'un au-delà de l'histoire, voire de nos jours, transhumanisme avec disparition programmée de la mort...) conduit tout droit à la déception, donc au triomphe du "à quoi bon ? ". En conséquence nous ne sayons plus à quoi nous en tenir : qui dit vrai ? qui favorise des illusions mortifères ? à qui se confier ? Y a-t-il même une vérité ou sa poursuite n'est-elle pas une dangereuse et vaine fiction ? On connaît le relativisme de l'Américain Richard Rorty : à chacun de professer sa propre vérité, s'il en est une, ou de tenir pour vrai ce qui lui réussit (utilitarisme) - et à l'évidence ce qui réussit au Chinois ne réussit pas forcément à l'Européen. "Vérité en deçà, erreur au-delà", disait déjà Pascal, et même désormais pas de vérité du tout. Position qui ébranle fortement nos démocraties, puisqu'une conséquence de ce relativisme ne peut qu'aboutir au règne de fake news, ce qu'on traduit en français par les "intox".

*On pourrait aussi parler **d'une crise de la raison**. Elle a été, en particulier, perceptible dans la défiance politique, scientifique durant la pandémie. Un ami philosophe a été le témoin involontaire d'un échange entre deux voyageuses assises en face de lui, où l'une se plaignait à l'autre des souffrances qu'elle devait endurer. "Ma chère, lui conseilla sa voisine, soyez philosophe ! – Ah ! et ça consiste en quoi ? – À ne pas y penser".*

La crise d'incertitude dans une société suscite, selon Edgar Morin[9], deux processus contradictoires. *"Le premier stimule l'imagination et la créativité dans la recherche de solutions nouvelles. Le second est soit la recherche du retour à une stabilité passée, soit l'adhésion à un salut providentiel, ainsi que la dénonciation ou l'immolation d'un coupable. Ce coupable peut avoir fait les erreurs qui ont provoqué la crise, ou il peut être un coupable imaginaire, bouc émissaire qui doit être éliminé".*

[8] Paul Valadier, Ce qui nous fait tenir en temps d'incertitude, Mame, 2021, p. 47.
[9] Edgar Morin, Un festival d'incertitudes, Tracts Gallimard n°5 4, 21 avril 2020, p.8.

Il ne faut pas s'étonner que dans Fratelli Tutti, le pape François parle d'un monde fermé : les ombres d'un monde fermé.

Nous sommes entrés dans un monde d'incertitude… Même si c'est vrai il y aussi des données positives à prendre en compte : voir interview de Steven Pinker dans 50 ans de la revue Le Point dont le titre est suggestif : "Choisir de ne désespérer de rien" : en termes de niveau de vie, d'évolution de la faim dans le monde, de moins de violence… voir pp. 98 et 100.

Voir livre de François Lenglet, "Rien ne va plus mais…"

"Les signaux sont chaque jour plus clairs : la phase actuelle de mondialisation touche à sa fin. Née dans les années 1980 avec le système boursier mondial et la chute du mur de Berlin, elle a reposé sur une utopie : une planète unifiée par le libre-échange, régie par le marché et la démocratie. Mais aujourd'hui, le courant protectionniste remonte. Des entreprises, notamment américaines, relocalisent leurs industries dans leur pays. L'OMC tremble. Partout, le nationalisme déborde. Plus personne n'a honte de protéger son économie et de jouer sur sa monnaie. Il ne faut pas regretter la mondialisation. Malgré son indéniable effet de rattrapage pour des pays pauvres, bien peu en ont profité. "

Dans ce livre, François Lenglet démontre comment un changement en profondeur, économique et social, est en cours…Changement de monde…

Nous allons vivre une transformation sans précédent de nos modes de production, de nos logiques de consommation, et même de nos façons de vivre.

2. Un autre récit ?

Je vais énumérer quelques tentatives de récits significatifs…

Pour **Cyril Dion**[10], une société, ça se construit sur des récits. En général, il y a un grand récit qui prend le dessus, qui détermine des valeurs, une organisation sociale et politique qui s'incarnent dans une architecture.

Cette architecture repose sur plusieurs piliers : la loi, un pilier très puissant, l'argent - qui nous contraint parfois à pratiquer des activités qu'on n'aurait pas choisies et qui ne sont pas forcément en ligne avec nos valeurs -, les écrans, qui influencent la façon dont on utilise notre temps, ce qu'on achète, les médias qu'on consulte, nos opinions politiques, etc.

Pour avoir un impact réel, il faut changer ce récit. Mais pour de multiples raisons – poids des lobbies, versatilité de l'opinion, blocages institutionnels, logiques électoralistes... – ce ne sont pas les responsables politiques qui font le changement.

Il faut proposer un récit plus puissant que le modèle consumériste. Et gagner une bataille culturelle. Cela passe par des histoires déjà incarnées par beaucoup de gens, comme le montre notre film Demain. Oui, il existe une agriculture hyperproductive sans pesticides, qui régénère les sols et la biodiversité ; oui, on peut produire de l'énergie sans fossiles, repenser l'urbanisme ou créer de l'argent sans passer par les banques privées, comme à Bristol ou au Pays basque.

Toutes ces histoires, qui doivent ensuite s'articuler dans un récit plus vaste, éveillent l'imaginaire, font apparaître une autre manière de vivre. Chacun peut y participer. Mais ensuite, il faut s'organiser, pour éviter que ces récits ne se heurtent aux architectures définies précédemment.

La proposition de **Bruno Latour** est de faire un pas de côté pour réenvisager nos rapports au monde et aux autres "animés". L'important dans ce système d'engendrement est de garantir la subsistance de tous les Terrestres et d'assurer des conditions de vie aux générations suivantes ; ce n'est pas le cas d'un système de production, focalisé sur le profit des producteurs au court terme seulement. Voilà le cadre socio- politique dans lequel Bruno Latour conseille de se placer.

Il prône une conception de la "nature", vue à tort comme extérieure pour s'orienter vers le "Terrestre" ressaisi comme ce dont dépend notre survie et à passer ainsi "d'une analyse en termes de systèmes de production à une analyse en termes de systèmes d'engendrement". L'enjeu est de redonner leur place aux "attachements" et aux "vertus […] de la dépendance" (p. 107).

[10] Petit manuel de résistance contemporaine, Éd. Actes Sud, mai 2018.

Dans de nombreux hôtels, les clés des chambres se trouvent lestées d'un imposant porte-clés. D'une taille démesurée par rapport à celle de la clé, faisant sentir tout le poids de la fonte qui le constitue, il n'est évidemment pas là pour faire joli, encore moins pour rendre service. Cette innovation est là pour s'assurer que les clients distraits n'oublient pas de poser leur clé de chambre avant de partir. Sa fonction est donc morale. Il rappelle qu'il est du devoir du client de passer par la réception lorsqu'il fait une escapade.

Pour Bruno Latour, cet exemple montre combien les objets sont inscrits dans les relations humaines parce que les relations humaines s'inscrivent dans les objets.

Proche d'une certaine manière de l'approche de Bruno Latour, celle de **Hartmut Rosa**.

Hartmut Rosa, son nom ne vous dit peut-être rien, il est pourtant l'un des grands penseurs de notre époque avec sa réflexion cruciale sur un phénomène tout contemporain... On lui doit une des réflexions majeures sur notre époque, ce qui est aussi une plainte largement partagée, fréquente, parfois elle-même fatigante : l'accélération du monde, ou l'affirmation selon laquelle tout va plus vite, et trop vite.

Non, la résonance n'a rien à voir avec la décélération (lever le pied, déconnecter, se replier) et elle n'a rien à voir non plus, et c'est la 2ème grande idée de Rosa, avec une critique de la modernité (comme on l'entend trop souvent). Mais alors qu'est-ce que résonner ? Eh bien, c'est tout simplement vibrer, pour employer un synonyme. Ce n'est plus s'étendre, mais s'entendre.

Rosa insiste ainsi sur la nature de notre relation au monde, dans le monde : respirer, manger, ne pas l'instrumentaliser, mais s'accorder avec lui…

*Je ne peux pas passer sous silence l'approche des **collapsologues***[11].

La collapsologie est souvent associée à un discours apocalyptique et que l'on nomme les « croyances en la fin du monde. Il existe toutefois des différences fondamentales, selon qu'elles sont religieuses, scientifiques ou écologiques. Les croyances religieuses en la fin du monde reposent sur un récit eschatologique structuré en trois séquences. La première se caractérise par un désordre, des dégradations, voire le chaos. La deuxième met en scène un combat entre le bien et le mal qui s'achève par la victoire du bien. Le jugement final, troisième et dernière séquence, propose le salut vers une nouvelle vie à ceux qui ont respecté les préceptes. Les croyances scientifiques en la fin du monde reposent sur des données objectives : dans 5 milliards d'années, le soleil s'éteindra et engloutira une bonne partie du système solaire. Les croyances en la fin du monde collapsologiques analysent les conséquences des comportements humains sur l'écologie, avec un arrière-goût d'absurdité : les activités humaines dégradent les écosystèmes, il n'y aura ni "main invisible" qui sauvera l'humanité ni justice immanente et ceux qui ont pollué le moins seront les premières victimes des dérèglements climatiques...

Pour une conversion du regard… Pour mobiliser le plus grand nombre et éviter d'opposer les personnes dans des communautarismes idéologiques centrés sur des conduites éthiques restrictives, la narration collapsologique parie sur des prises de conscience globales par "conversion du regard" (métanoïa), favorisant l'appropriation d'un discours construit et raisonné.

Approche du pape François : aller vers un style de vie sobre[12]

La critique du pape est globale dans son encyclique Laudato Si, soulignant que les racines de la crise sont bien à rechercher dans un modèle dévié, fondé sur une mauvaise conception de l'homme et de ses rapports à ses frères, à son environnement, et à son créateur. L'homme a perdu tout sens des limites (25 occurrences) : il est "incapable de fixer des limites à ses intérêts immédiats" (11). Notre modèle de société est fondé sur le mensonge de la disponibilité infinie des biens de la planète, qui conduit à la "presser" jusqu'aux limites et même au-delà des limites, (106). Pour François, "le moment est venu de prêter de nouveau attention à la réalité avec les limites qu'elle impose" (116).

"La spiritualité chrétienne propose une croissance par la sobriété, et une capacité de jouir avec peu" (222). Au c'est-à-dire du chapitre 6, après avoir exposé sa proposition de conversion écologique,

[11] Voir Pablo Servigne et Raphaël Stevens, Aux origines de la catastrophe, Les liens qui libèrent, 2020.

[12] Voir Loïc Lainé, Heureux les sobres, Salvator, 2021.

étape indispensable pour que puisse émerger le nouveau style de vie libéré de l'obsession consumériste auquel il nous appelle personnellement et communautairement, François nous indique le levier qui doit permettre cette transformation radicale : c'est la sobriété.

Le terme apparaît sept fois dans l'encyclique. La sobriété est évoquée dès l'introduction, à partir de l'exemple de saint François d'Assise. Elle est présentée comme le fruit, avec le souci de protéger la nature, de la communion avec la Création et de la fraternité universelle vécues par le saint d'Assise. Le pape François prend soin de bien distinguer la sobriété du Poverello de l'ascétisme.

La pauvreté et l'austérité de saint François n'étaient pas un ascétisme purement extérieur, mais quelque chose de plus radical : un renoncement à transformer la réalité en pur objet d'usage et de domination.

Dans son encyclique Fratelli tutti, le pape va placer ce projet de sobriété personnelle et sociale dans une optique de fraternité.

3. Proposition de quelques repères

On connaît bien la procrastination : remettre au lendemain ce qu'on peut faire le jour même ! Moins l'acrasie : agir à l'encontre de son meilleur jugement… Deux mauvaises cousines qui nous tirent vers le bas. De l'acrasie à la procrastination, il n'y a qu'un petit pas. Pourquoi les invitons nous dans notre vie et comment les déloger ?

Les philosophes grecs avaient un mot, "acrasie", pour désigner un étrange paradoxe : celui d'agir à l'encontre d'un résultat que l'on souhaite pourtant voir advenir. Dans son Épître aux Romains, saint Paul le résume ainsi : "**Ce que je veux, je ne le fais pas, ce que je ne veux pas, je le fais**" (Rm 7, 15-21).

Une première raison pour l'expliquer, déjà avancée par Platon dans Gorgias, est que nous sommes esclaves de nos désirs et que nous avons tendance à privilégier le plaisir immédiat. L'étudiant devrait toujours effectuer son travail à l'avance pour éviter de le bâcler à la veille de la date fatidique. Mais voilà : ce qui est bon sur le long terme n'est pas toujours plaisant à court terme. "Faire mon travail à l'avance ? Oui, mais là, tout de suite, j'ai envie de passer du bon temps avec les copains… Se priver des plaisirs immédiats, c'est s'infliger de la frustration".

Désespérée par la fainéantise de son fils, une mère demande :

- Mais que vas-tu faire plus tard dans la vie ?
- Rien. J'ai envie de rien !
- Enfin, ce n'est pas possible. Il faut travailler sur Terre, tu sais…
- Ben alors je serai marin !

Dépasser le ressentiment…**Cynthia Fleury** : Ci-git l'amer : il faut dépasser la peine, la colère, le deuil, le renoncement et, de façon plus exemplaire, le ressentiment, cette amertume qui peut avoir notre peau alors même que nous pourrions découvrir son goût subtil et libérateur.

Paul Valadier dans son ouvrage, "Ce qui nous fait tenir en temps d'incertitude" : "Si l'espérance est devenue une vertu si difficile de nos jours, voire dévalorisée, cela tient largement au fait que notre tradition sociale et politique a trop attendu de son propre avenir. Après des espoirs excessifs, se sont installés la déception et le désarroi. Du coup, ce n'est pas seulement une "vertu" personnelle qui est compromise, c'est un jugement global sur notre civilisation qui ruine toute perspective d'espérance, par exemple qui plombe l'attente d'un avenir meilleur, voire d'un monde autre, plus juste, plus pacifique, plus favorable au bonheur des humains".

3.1 Renouer avec une culture de l'Espérance

- **Accueillir les temps actuels comme un appel** : en nous référant à la Bible, nous pouvons découvrir l'art biblique de lire les crises : celles-ci apparaissent comme des moments privilégiés de l'intervention de Dieu et interrogent l'image que nous faisons de Lui.

Ce que nous appelons "crise" apparaît, selon la Bible, comme un appel, une parole à déchiffrer. Pour le témoignage biblique, la parole même de Dieu met en crise, elle met en discussion, elle ne

laisse pas intact. La crise a une dimension théologique. La lettre aux Hébreux dit que la parole de Dieu est kritikòs (He 4, 12 : "Car la parole de Dieu est vivante et efficace, plus tranchante qu'une épée quelconque à deux tranchants, pénétrante jusqu'à partager âme et esprit, jointures et moelles; elle juge les sentiments et les pensées du cœur" : elle pénètre jusque dans les profondeurs de l'être humain ; face à elle, les hommes sont nus, dépouillés, réduits à l'essentiel, et l'essentiel a toujours à voir avec la pauvreté et la vérité de la personne humaine. Dès le jardin du commencement (lorsque Dieu dit à Adam : "Où es-tu ? " [Gn 3, 9]), la parole de Dieu met en crise. Le croyant est celui qui se laisse mettre en crise par la parole de Dieu, qui se laisse interpeller, interroger, juger par elle.

- **L'espérance de Dieu en nous** : nous sommes l'espérance de Dieu sur cette terre.

Il y a un paradoxe fécond de l'espérance chrétienne : ni enfermement dans la vanité de toutes choses, dans le "à quoi bon ? " sous prétexte que ce monde ne ferait que passer (d'où le "goût" pour le non-sens), ni angoisse devant un Dieu tout-puissant et arbitraire, mais vigilance active qui met en c'est-à-dire les dons du Créateur, donc qui travaille au sein de l'histoire des hommes, stimulée par l'attente du Royaume (histoire surnaturelle mêlée à l'histoire naturelle et humaine). L'histoire a sens si nous mettons en c'est-à-dire les talents reçus (et chacun en a au moins un !), mais le sens ultime, la réalisation dernière de nos désirs de justice, de concorde, de paix, il ne nous appartient pas de nous les donner.

L'espérance chrétienne se distancie des marchands d'illusions, elle s'appuie sur la conviction que Dieu est présent de façon secrète. L'espérance chrétienne invite à mener un combat intérieur pour l'accueillir et la faire vivre dans notre quotidien avec d'autres. Elle refuse les formes violentes de transformation du monde, la fin ne justifie pas les moyens. Elle ressemble à une graine, qui est appelée à porter du fruit.

Le philosophe **Martin Buber** disait : la seule chose qui puisse devenir fatale à l'homme, c'est de croire à la fatalité. L'espérance chrétienne doit agit comme une forme d'anti-fatalisme. Les chrétiens sont appelés à s'engager pour plus de justice et de paix. L'espérance nous engage pour l'avenir de notre monde, même si nous croyons que l'avenir appartient à Dieu.

- **Garder la vie pour horizon**

La Bible est un formidable antidote contre la désespérance : elle est traversée d'exemples où la fatalité, elle-même, a été mise en déroute. Elle maintient toujours la vie comme horizon. Pensons à Abraham et Sarah, confrontés à la stérilité ; Bartimée cloué au bord du chemin et rabroué par la foule ; les disciples d'Emmaüs, emmurés dans la logique du deuil au lendemain de la croix. L'Écriture appelle en son cœur à une refondation de l'espérance : elle ouvre des horizons au-delà des seules possibilités humaines ; elle fracture les verrous de la paralysie, déjoue les logiques du raisonnable, enraye les mécanismes de la peur. C'est là la ‹Bonne Nouvelle› de Pâques dans l'aujourd'hui, la ‹promesse› agissante de ce Dieu dont la résurrection du Crucifié est l'étendard, comme l'a redécouvert le grand théologien allemand Jürgen Moltmann.

Le Christ a affronté la mort en gardant la vie pour horizon. Dans la Croix, il y a la Résurrection, c'est-à-dire une dynamique de vie au cœur de la mort. Le Christ regarde les hommes du côté où ils peuvent vivre.

- **Cultiver la vigilance** : "Veillez donc, car vous ne savez ni le jour ni l'heure" (Mathieu 25,13).

Il nous faut discerner et signaler les dangers qui guettent, mais aussi discerner les forces et les désirs de renouvellement, de renouveau. Repérer les signes des temps, les "scruter" (GS 4), c'est donc pour l'Église croire que le temps n'est pas qu'un facteur d'usure, que l'histoire n'a pas à être lue comme une lente décadence depuis un sommet romantiquement situé dans le passé. C'est reconnaître "la fécondité de la durée" (Henri de Lubac).

Les aléas de la vie sont de plus en plus pris en charge par diverses instances de la société. Il en est ainsi aussi dans le monde maritime : caisses de retraites, sécurité sociale, caisse des péris en mer, accueil dans les ports. Quel lien entre l'Espérance et ces corps sociaux d'espérance ? Comment articuler ces corps avec la Mission de la Mer ? Il nous faut encourager ces lieux d'espérance, voir clair et repérer d'autres espérances à prendre en charge ?

Fratelli tutti n°55 : "J'invite à l'espérance qui ''nous parle d'une réalité qui est enracinée au plus profond de l'être humain, indépendamment des circonstances concrètes et des conditionnements historiques dans lesquels il vit. Elle nous parle d'une soif, d'une aspiration, d'un désir de plénitude, de vie réussie, d'une volonté de toucher ce qui est grand, ce qui remplit le cœur et élève l'esprit vers les grandes choses, comme la vérité, la bonté et la beauté, la justice et l'amour. […] L'espérance est audace, elle sait regarder au-delà du confort personnel, des petites sécurités et des compensations qui rétrécissent l'horizon, pour s'ouvrir à de grands idéaux qui rendent la vie plus belle et plus digne''. Marchons dans l'espérance ! ".

3.2 Les créativités

- **Les créativités sociales :**
  Il faut recréer du commun en intensifiant la relation interpersonnelle

  Les relations humaines font désormais l'objet d'une lecture désenchantée, fatiguée du monde : celle de l'oppression, de l'intérêt, du calcul cynique ou de la domination de classe, de genre…). N'y aurait-il pas pourtant à mieux tenir compte de la générosité, la réciprocité dans les relations sociales. Le monde tiendrait-il sans les liens de sollicitude, de confiance réciproque et de solidarité partagée. Le sociologue **Philippe Chanial**, sans nier l'existence de l'appât du gain, rappelle son corollaire, tout aussi décisif, l'appât du lien[13].

  Il y a des années, un étudiant a demandé à l'anthropologue **Margaret Mead** ce qu'elle pensait être le premier signe de civilisation dans une culture. L'étudiant s'attendait à ce que Mead parle d'hameçons, de casseroles en terre cuite ou de moulins en pierre. Mais ce ne fut pas le cas.

  Mead a dit que le premier signe de civilisation dans une culture ancienne était un fémur cassé puis guéri. Elle a expliqué que dans le règne animal, si tu te casses la jambe, tu meurs. Tu ne peux pas fuir le danger, aller à la rivière boire ou chercher de la nourriture. C'est n'être plus que chair pour bêtes prédatrices. Aucun animal ne survit à une jambe cassée assez longtemps pour que l'os guérisse.

  Un fémur cassé qui est guéri est la preuve que quelqu'un a pris le temps d'être avec celui qui est tombé, a bandé sa blessure, l'a emmené dans un endroit sûr et l'a aidé à se remettre. Mead a dit qu'aider quelqu'un d'autre dans les difficultés est le point où la civilisation commence.

  Cela passe par :

- Servir l'interpersonnel par la création d'entourages : par exemple un cercle amical, fait de relations entre un nombre restreint de personnes, comme peut l'être une équipe mission de la mer. Ce cercle permet à chaque personne d'être reconnue, d'échanger en confiance, de résister à la souffrance créée souvent par l'obligation d'être performant dans la société. Un des grandes souffrances d'aujourd'hui pour un certain nombre de personnes est le sentiment d'être de trop : l'absence de reconnaissance entraîne l'exclusion et l'isolement.

Conclusion à partir de Mathieu 25

Ce texte n'est pas une description, mais une parabole. Autrement dit, il s'agit d'un langage imagé, symbolique, poétique, qui nous invite en tant qu'auditeurs, à en rechercher le sens. Le but de Matthieu en nous racontant cette parabole de Jésus n'est pas de nous livrer un prétendu savoir sur l'au-delà, mais de nous faire réfléchir à notre vie d'aujourd'hui ! La question est donc, au fil de notre effort de compréhension, de trouver l'appel que nous pouvons entendre dans ce texte. Une parabole cherche à nous déstabiliser, pour que nous puissions changer de regard sur Dieu, sur nous-mêmes et sur le monde. Et en tirer les conséquences dans nos décisions, nos relations et nos engagements.

Ensuite, il ne faut pas oublier que le mot "jugement" dans la Bible n'a pas le sens de "condamnation" mais plutôt celui "d'évaluation". Dans l'univers biblique, une parole de jugement n'est pas destinée à faire peur en brandissant la menace du châtiment (même si c'est souvent comme cela qu'on l'entend

[13] Philippe Chanial, Nos généreuses réciprocités. Tisser le monde commun, Actes Sud, 2022.

!) ; elle cherche plutôt à provoquer chez l'auditeur une interrogation sur soi, une remise en question de sa compréhension du monde. En d'autres termes, la parole de jugement a pour objectif de mettre en question nos idées, nos pensées, nos habitudes, nos croyances et nos pratiques. Mettre en question l'ordre établi, c'est inviter à l'évaluation et, par conséquent, susciter une prise de conscience et un sursaut de responsabilité.

On ne peut pas se réclamer de l'Evangile pour fuir le monde. C'est dans le monde, au cœur des réalités humaines, sociales, économiques et politiques, que le chrétien est appelé à vivre sa foi. Beaucoup de gens cherchent dans l'Eglise une forme de quiétude spirituelle, une sorte de refuge qui permettrait d'être à l'abri des dures réalités de ce monde. Il y aurait donc ce qui se passe à l'Eglise d'un côté, et de l'autre - sans aucun rapport - ce qui se passe dans la famille, au travail, dans les urnes et plus largement dans la société... C'est un contre-sens ! Le message de l'Evangile, c'est la Parole qui vient habiter dans le monde, qui vient s'y inscrire et y laisser sa trace. On ne peut pas vivre en fidélité à l'Evangile en fuyant le monde. Nous n'avons pas d'autre lieu que le monde pour vivre notre vocation de chrétiens. C'est la raison pour laquelle, dans la parabole, le Fils de l'homme condamne l'attitude de ceux qui ne se seront pas préoccupés de leur prochain en situation de précarité, de détresse et de fragilité. Si on déserte le monde et ses problèmes en croyant qu'ainsi on va se rapprocher de Dieu, si on se détourne de son prochain blessé en croyant qu'ainsi on va se consacrer entièrement à Dieu, on fait fausse route. Dieu n'a pas d'autre demeure que le monde, Dieu n'a pas d'autre visage que celui de notre prochain (c'est pourquoi l'amour de Dieu et l'amour du prochain sont inséparables). La foi nous libère, certes, mais elle nous libère pour servir, et non pas pour que nous nous repliions sur nous-mêmes.

Dans quelques jours ce Roi va être crucifié. Il livre son testament. On découvre l'héritage. "Venez, les bénis de mon Père, recevez en héritage le Royaume préparé pour vous depuis la fondation du monde" (Mt 25, 34). Héritiers du Royaume : donc nous sommes **ROI** (au singulier). Voilà l'héritage, ainsi qu'il est écrit au livre du Deutéronome : "il n'y aura pas de malheureux chez toi. Le Seigneur, en effet, te comblera de bénédictions dans le pays que le Seigneur ton Dieu te donne en héritage pour que tu en prennes possession" (Dt 15, 4). ROI, nous ne devons pas tolérer qu'il y ait des malheureux et des pauvres parmi nous.

A travers cette parabole du jugement dernier, c'est "la prédication du Royaume qui vient". Le salut est envoi vers un monde nouveau, surgissement d'un être nouveau.

Cet avenir a un nom, le Royaume de Dieu ; il est familier à Jésus, comme un horizon permanent, comme sa patrie, le lieu et le moment où il se sent pleinement chez lui. Il n'a rien d'un rêve ou d'une utopie, il est plus réel que la vie quotidienne, il est tout proche, à portée de main. Pourtant, il est encore à venir, mais, dans les débuts de son action, Jésus ne paraît pas s'inquiéter du moment où il viendra. On dirait qu'il n'est pas pressé et qu'il a le temps.

Comme l'écrivait Christian Chabanis : "Il n'y a pas d'avenir pour l'homme s'il ne peut goûter quelque chose de cet avenir déjà dans le présent". Saint Exupéry : "L'avenir tu n'as pas à la prévoir mais à le permettre".